

Copie anonyme - n°anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages : 8

Session : 2024

Épreuve de : Culture Générale EMLyon / HEC

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Sois sage, ô ma violence

"Quelle guerre? La mienne", répond Jules Bonneau, le jeune colon de la colonie pénitentiaire de Belle-île en mer, où il est surnommé "la Teigne". Dans L'Enragé, Sorj Chalandon raconte le récit de ce jeune garçon, qui se dit être animé et guidé par sa colère et sa rage et "toujours préférer le loup à l'agneau". Dès lors, il semble impossible dans un moment de violence de contrôler ses pulsions violentes, puisque ce sont elles qui guident nos pas. On ne peut invoquer à sa violence de ne pas voler en éclats lorsque cette dernière nous ronge de l'intérieur. En effet, si on peut s'adresser à un enfant en lui disant "sois sage aujourd'hui", il semble utopique de commander à sa violence d'être sage puisque, par définition, elle tend à en être l'opposé. Ainsi si on invoque "sois sage, ô ma violence", c'est qu'on la place au-delà de notre condition humaine, comme si on s'adressait à une croyance divine qui nous dépasse. Mais, invoquer à sa violence d'être sage n'est-ce pas une manière de tenter de se maîtriser? Ne pas consentir à sa propre violence, apprendre à apprivoiser ses pulsions animales, c'est rendre sage une violence qui m'appartient. Refuser ma violence serait une manière de rester sage face à une violence que je possède. Pourtant, refuser de combattre sa violence n'est-il pas là un acte de mauvaise-foi, de lâcheté, plus que de véritable sagesse? Si la violence est là, c'est peut-être à moi, en tant qu'être conscient, de garder une certaine sagesse d'esprit pour parvenir à me confronter à cette violence, sans pour autant m'y compromettre tout entier. Dès lors, invoquer "sois sage, ô ma violence" n'est-ce pas un moyen de nier sa responsabilité dans la violence, en s'adressant à elle comme

à une figure divine? Ou bien est-ce justement une manière de donner une direction à ses pulsions violentes, en les encourageant à emprunter le chemin de la sagesse?

Si la violence est, par définition, l'autre de la sagesse, on ne peut ordonner à ses pulsions d'être sages. Cependant, invoquer "sois sage, Ô ma violence" sonne comme un espoir, un désir de maîtrise de soi. Pourtant, il est peut-être vain, voire dangereux d'espérer que ma violence soit sage. Ce serait alors à moi de faire preuve de bon sens, de sagesse éclairée, pour non pas échapper ou fuir ma violence, mais la pratiquer de manière inquiète et toujours inconfortable.

★ ★ ★

Dès lors, puisque ma violence, ou encore ta violence, notre violence, est, par définition, l'autre de la sagesse, il semble absurde de pouvoir s'exclamer "sois sage, Ô ma violence". En effet, si on entend par sagesse le fait d'être posé, maîtrisé, alors la violence en tant que pulsion destructrice tend généralement à en être l'opposé. Est sage celui qui ne se hâte pas vers une destination inconnue, celui qui sait parfaitement les conséquences de ses actes, qui ne prend pas de risques et ne met ni lui-même, ni les autres dans des situations dangereuses. Or le violent est celui qui "veut tout tout de suite, sans compromis, et en faisant sauter l'ordre du monde" (Sartre, Cahiers pour une morale). En effet, Julien Freund dans l'essence du politique écrivait que "la violence convulsive et pulsionnelle par nature [...] détruit, massacre, irrite, supplicie et bouleverse tout dans la confusion". On comprend que le violent échappe à toute sagesse d'esprit. H. Arendt, en parlant du "moment d'imprévisibilité totale que nous rencontrons lorsque nous approchons du domaine de la violence", montre que la violence, que ce soit la mienne ou celle des autres, est imprévisible. Le violent nie le temps, nie l'ordre des choses et donc échappe à tout ordre rationnel.

Invoquer "sois sage, ô ma violence" c'est s'engager à une tâche absurde et impossible car la violence est ignorance, chaos, destruction, et donc à mesure qu'elle éclate, elle s'éloigne du chemin de la sagesse.

Aussi, cela semble absurde d'ordonner à sa propre violence, ou du moins d'espérer, qu'elle soit sage puisque celle-ci est intrinsèque à notre condition humaine, mais dont on a rarement conscience. En effet, comment ordonner à sa violence d'être sage si nous refusons de voir son existence. Bien souvent, nous feignons l'ignorance, "nous créons des monstres pour détourner notre regard du mal, autrement plus insupportable qu'il sommeille dans le cœur d'hommes ordinaires" (Marylin Maeso, La petite fabrique de l'inhumain). En effet, le violent c'est l'État, c'est la loi, c'est Amazon, c'est l'Autre, mais ce n'est jamais moi. En refusant de voir notre agressivité naturelle, on s'empêche de demander à sa propre violence d'être sage. "l'espèce humaine est la seule à se livrer à des massacres. La seule qui ne s'adapte pas à sa propre société" (Nikolaas Tinbergen). En effet, en feignant l'ignorance de la violence qu'on subit ou qu'on provoque, on ne peut s'exclamer "sois sage, ô ma violence". Dans la Métamorphose, Kafka raconte l'histoire de Gregor Samsa, qui va être réduit à un cloporte. Tous ses proches vont refuser de lui parler, de l'approcher. Cette violence morale, inconsciente, va déshumaniser petit à petit Gregor Samsa, qui va finir par mourir, exclu par la société et ses proches. Cela montre que la violence ronge l'être qui en est victime, elle sombre dans le cœur de ceux qui la commettent sans en être conscients, et donc la violence, ma violence, semblent être dépourvues de toute sagesse.

Enfin, s'adresser à la violence en disant "sois sage, ô ma violence", c'est presque s'adresser à une puissance divine. C'est paradoxalement faire de sa violence un Autre, reconnaître qu'on ne peut la maîtriser, ni la retenir complètement. "sois sage, ô ma violence" sonne comme un dernier cri poussé avant de rendre le dernier souffle, comme si on indiquait une direction, un chemin à emprunter à la sagesse, mais, en fin de compte, c'est elle qui nous contrôle. Ce n'est pas ma violence, c'est moi qui lui appartient. En effet, lorsqu'Emile Zola achève son ouvrage la Bête humaine par l'image d'une locomotive folle qui roule de manière incontrôlée, on comprend que la violence prend le dessus sur mes désirs et les guide: "sans conducteur, au milieu des ténèbres, en bête aveugle et sourde qu'on aurait lâché parmi la

mort, elle voulait, elle voulait." Face à l'impossible maîtrise de la violence, il semble alors utopique pouvoir faire de sa violence un acte de sagesse. Lorsque Jules Bonneau dans l'Enragé de S. Chalandon explique : "c'était elle ma colère qui allait guider mes pas pour me conduire à travers la lande. Elle ma colère qui allait me sortir de cette saleté d'île", on comprend que nous ne pouvons encourager notre violence à emprunter le chemin de la sagesse, c'est notre violence qui nous guide et nous pousse dans une certaine direction.

Pourtant, dire "Sois sage, Ô ma violence" n'est-ce pas une manière de laisser paraître un désir de maîtrise de soi ? Il existe sans doute des moyens de rendre sage sa violence.

* * *

Dès lors, peut-être qu'il faut considérer l'invocation "Sois sage Ô ma violence" comme une manière de contenir, de transformer, d'appri-voiser ses pulsions naturellement violentes. Peut-être que pour envisager de rendre sage ma violence, il faut que je me fasse violence. Se faire violence, c'est être conscient de sa condition violente mais apprendre à apprivoiser ses désirs, ses pulsions violents. Comment alors faire preuve de sagesse face à la violence qui me happe ? Passons par la discipline.

Dans Réflexions sur l'éducation, Kant explique que l'homme parvient à se faire violence en se disciplinant. En effet, pour éviter que la violence éclate, il faut apprendre à s'apprivoiser soi-même, à être maître de soi comme de l'univers. Pierre Bourdieu expliquait que l'école, les institutions, étaient des lieux qui permettaient à l'homme d'intérioriser ses pulsions violentes (notamment nos pulsions de mort, "thanatos", comme décrites par Freud) pour éviter que celles-ci éclatent. Ainsi, pour clamer "Sois sage, Ô ma violence", il faut prendre conscience de sa condition naturelle violente et parvenir à se faire violence pour ne pas s'autoriser tous les moyens qui pourraient salir à jamais nos fins.

Aussi, pour rendre sage sa propre violence, il conviendrait d'apprendre la non-violence. Prôner la non-violence, ce n'est pas faire preuve de lâcheté, mais au contraire de sagesse. En effet, est sage celui qui a conscience de la destructivité de la violence et qui

Copie anonyme - n°anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages : 8

Session : 2024

Emplacement
QR Code

Épreuve de : Culture Générale EMLyon / HEC

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

refuse de répondre à la violence par la violence. Martin Luther King et Gandhi, les deux figures de proue du mouvement de la non-violence, ont bien compris que la non-violence était tout sauf une passivité et que "celui qui a foi en la non-violence a une foi profonde en l'humanité" (discours "Combats pour la liberté", Martin Luther King). Dans L'homme non-violent et sa présence à l'histoire, Paul Ricoeur écrit "le sermon sur la montagne, avec sa non-violence à une visée historique, il appelle à l'incarnation, non à l'évasion". Ainsi, le non-violent est celui qui parvient à se dire "sois sage, Ô ma violence", qui retient sa violence et résiste à la tentation de détruire pour s'engager dans un combat sur le terrain des idées. Ce serait alors en pactisant avec la non-violence qu'on s'engage à rendre sage la violence qui m'anime et qui menace de m'éloigner du chemin de la raison. Alors, celui qui refuse de détruire, de succomber à ses propres pulsions violentes fait preuve de sagesse, et non de lâcheté. Il a le bon sens de transformer ses désirs de violence en résistance non-violente mais active.

Enfin, peut-être que pour prôner "sois sage, Ô ma violence", il faut refuser toute violence et privilégier une sortie, aussi modeste soit elle, à la violence qui me happe, par l'amour. En fait, peut-être que ma violence soit sage, il faut la refuser radicalement, ne pas céder à la tentation de voir ses pulsions voler en éclats. Dans le film de Mel Gibson Tu ne tueras point (2016), le soldat "refuse de porter une arme" et donc s'oppose radicalement à pactiser à une violence qui, pourtant, est propre à chaque être humain. Dire "sois sage, Ô ma violence" c'est réussir à rester calme, apaisé face à une violence qui bouleverse et massacre tout. Rendre le bien au mal,

c'est voir en l'ennemi un frère. En brandissant l'amour pour contrer la violence, je permets à ma violence de rester sage, de ne pas la laisser voler en éclats. Puisque le violent est l'ignorant, alors est sage celui qui ne s'abaisse pas à son niveau. Dans Vous n'aurez pas ma haine, Antoine Leiris écrit une lettre aux terroristes du Bataclan à Paris qui ont emporté sa femme. Comme le titre l'indique, A. Leiris refuse de pactiser avec les violents en répondant à la haine par la haine. Il écrit "répondre à la haine par la colère, ce serait céder à la même ignorance qui a fait de vous ce que vous êtes". Par là, il invoque à sa propre haine, violence de rester sage et prône la tendresse pour mettre fin au cycle infernal de la violence.

Mais, refuser toute violence n'est-ce pas dangereux? Peut-être qu'en fait, il faut faire preuve de sagesse et de bon sens, pour justement prendre conscience que ma violence est nécessaire. Il ne faudrait alors pas dire "Sois sage, ô ma violence" mais "Sois inquiète, ô ma violence".



En effet, il est possible qu'on se hâte trop vite vers l'amour pour tenter de rendre sage une violence qui est miennme. Peut-être ne faut-il pas se précipiter sur le sentier de l'amour? Avant de convertir un ennemi en frère, il faut d'abord passer par l'adversaire. Dès lors, il ne faut pas refuser d'exercer sa violence par sagesse, mais user de sa sagesse pour combattre la violence sur son propre terrain. Comment? Passons par le conflit. Si le conflit ressemble à la violence, il tend pourtant à en être l'opposé. Dans le conflit, le langage de l'intérêt est conservé, un dialogue entre les deux adversaires peut avoir lieu. Ainsi, dans le conflit, on cherche à modifier le rapport de force, non à le détruire; on veut convaincre l'autre, non l'anéantir. C'est pour cela que dans son ouvrage Face au mal, le conflit sans la violence, Michel Wienionka explique que "certains conflits peuvent

être structurels, voire structurants." Ainsi, le conflit est une manière de pouvoir rendre sage sa violence en ayant conscience que "l'ennemi n'est qu'un prétexte pour se nuire à soi-même" (Amin, Propos), et donc en encourageant ma violence à être conflictuelle, qui cherche à convertir son ennemi en adversaire rationnel, avec qui on peut négocier. Alors, ce ne serait pas à ma violence d'être sage, indépendamment de ma volonté et de ma conscience, mais c'est à moi de cheminer volontairement sur le chemin du conflit pour donner un sens, une direction, à la violence qui m'anime.

En outre, c'est "sois inquiète, Ô ma violence" qu'il faudrait se dire, plutôt que "sois sage". En effet, il faut que je prenne conscience que "la violence est à la fois inévitable et injustifiable", comme écrivait Camus dans Lettre à Emmanuel d'Astier de la Vigerie. Dès lors, si la violence est là, il faut la combattre sur son propre terrain, et avec ses armes. "Faire la guerre sans l'aimer" et rester l'ami de celui qu'on combat, c'est paradoxalement rester civilisé dans la violence. Ainsi, c'est en refusant de s'installer dans une violence confortable, qu'on parvient à garder une certaine sagesse d'esprit pour, non pas convertir ou échapper à ses pulsions violentes, mais en acceptant de laisser jaillir ma violence, mais de veiller à la pratiquer de manière inquiète. "Nécessaire et inexorable, c'est ainsi que le meurtre leur apparaissait; incapables de justifier ce qu'ils trouvaient pourtant nécessaires", décrit la violence des "meurtres délicats" dans L'Homme révolté.
Camus

Ainsi, Camus conseille de ne pas commander à sa violence d'être sage mais d'accepter ce retard dans lequel nous place l'inquiétude du droit. C'est à moi d'accepter de garder une certaine sagesse d'esprit, afin de rester sage et civilisé dans la pratique d'une violence inquiète d'elle-même, mais qui n'est pour autant jamais confortable.

★ ★ ★

En somme, invoquer "sois sage, Ô ma violence" semble absurde tant la violence sonne comme l'autre de la sagesse, de la rationalité. En essayant de se rendre maître de ses pulsions violentes, il y a un risque de se laisser ronger par la violence qui me possède. Dès lors, si s'adresser à la violence comme à un être divin,

extérieur à mon corps et à mon âme peut être considérée comme un aveu d'échec face à une violence qui me happe, peut être faut-il rendre inquiète sa violence, bien qu'inconfortable. Plutôt que de désespérer face à une violence en moi à laquelle j'appartiens, il faut garder une certaine sagesse d'esprit pour ne pas être lâche face à elle, mais la confronter de manière inquiète.

* * *